



ROMAN De livre en livre, Thierry Beinstingel décrit le malaise croissant dans le nouveau monde du travail, où l'efficacité recherchée conduit souvent à la déshumanisation

Extension du domaine de la chute

ILS DÉSERTEMENT
de **Thierry Beinstingel**
Fayard | 258 p., 19 €

C'

est le décor d'une funeste période de dépression. Zones nouvelles d'immeubles et de pavillons uniformes où les habitants sont chassés avant d'avoir eu le temps de s'y installer, étranglés de dettes et d'emprunts qu'ils ne peuvent rembourser. Paysages désolés où errent des âmes en souffrance, résidus d'une classe moyenne déclassée, plombée par le spectre de lendemains incertains et d'un présent précaire. Dans ces quartiers fantômes qui ont poussé à la périphérie des villes fleurissent les panneaux « À vendre » qui signalent l'étendue du désastre et témoignent d'une déroute souterraine.

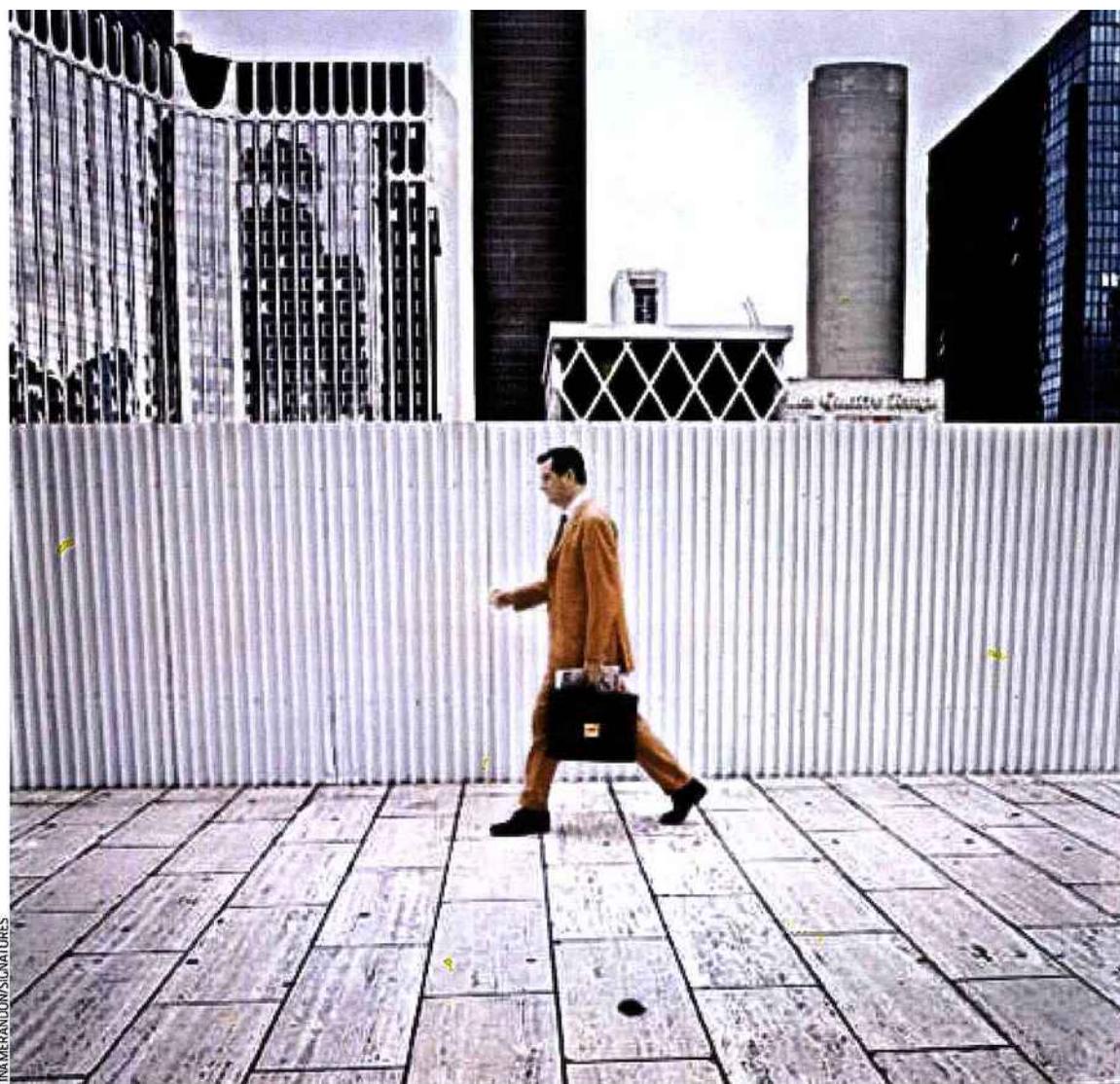
Une jeune femme vient

d'emménager dans l'une de ces excroissances urbaines. Nouvelle responsable des ventes dans une société, elle est chargée de virer le plus ancien VRP, surnommé « l'Ancêtre », cofondateur de la boîte qui vient d'être rachetée et restructurée. Ses méthodes surannées pour fourguer du papier peint le condamnent aux yeux des

jeunes managers qui exigent qu'il se plie à leurs techniques de marketing et lui imposent de vendre aussi des canapés, ce qu'il se refuse même à envisager.

Sa responsable hiérarchique est écartelée. Elle ne trouve rien à redire aux résultats de son aîné. Il affiche les meilleurs chiffres de l'entreprise et sa clientèle, fidèle, apprécie la confiance qu'il leur inspire. Mais si elle veut se faire une place au soleil, elle devra l'exécuter. À l'approche de la trentaine, elle a tout sacrifié à son travail, n'a ni vie privée, ni amour en vue. Elle se retrouve seule le soir, dans son appartement, perdue au milieu de nulle part, sans horizon, absorbée par des enjeux professionnels, zélée et paumée.

VRP en errance, toujours sur la route, hypnotisé par le ruban de bitume, l'An-



TINA MERANDON/SIGNATURES

lui. Il ne manque jamais d'aller se recueillir sur la tombe de son illustre confrère quand sa tournée le mène dans les parages de Charleville-Mézières. Soumis au harcèlement agressif de son chef exaspéré de la voir lambiner, tergiverser – et tremblant de devoir lui-même rendre des comptes à sa propre hiérarchie, d'y risquer son poste, voire d'être viré à son tour –, la nouvelle responsable ne se voit pas détruire cet homme qui n'a jamais démerité. D'autant que l'Ancêtre résiste et ne veut pas se laisser déposséder de ce qui est devenu, au fil du temps, sa seule raison de vivre.

Cadre chez France Telecom, chargé du recrutement, Thierry Beinstingel signe depuis douze ans des romans implacables sur le malaise croissant dans le monde du travail (1), acharné, au nom de l'efficacité, à déshumaniser ses serveurs. Fondus dans la masse, jetables à merci, ses héros ne possèdent d'ailleurs ni nom, ni prénom. L'impératif catégorique d'accumuler du profit déprime, par ricochets, toute la société en aliénant les soldats perdus d'une guerre où les ennemis ont les traits du voisin de bureau, du collègue d'atelier...

Regard clinique, évocations empathiques et glissantes de lucidité, avec l'ironie feutrée que favorise le style introspectif de l'auteur, chapitres décapants sur la vacuité déprimante du monde contemporain. Thierry Beinstingel fait résonner la voix intérieure de personnages flottants, soliloques distancés qui nous entraînent au plus intime de leur conscience malheureuse, de leur désarroi muet. Sa chambre d'échos nous place face au vide qu'a creusé la société de consommation où sombrent ceux qui doivent la consolider, tétanisés par la menace de la crise, œuvrant à leur propre perte. À moins de fuir vers une « île déserte » (l'autre sens du titre de ce roman), au milieu de l'océan des résignés.

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

Photo tirée de la série « Syndromes en marche » de Tina Merandon.

Les soldats perdus d'une guerre où les ennemis ont les traits du voisin de bureau, du collègue d'atelier...

l'Ancêtre est abonné aux aires de repos, aux stations d'autoroute, aux mornes hôtels et aux nuits de solitude nicotineuse, enfermé dans la routine d'une existence qui n'en demande pas plus. Sa femme l'a quitté. Son fils a suivi le même chemin que lui. Ils se croisent parfois au hasard

de leurs étapes, généralement quand le paternel se rapproche de la banlieue parisienne. À table, il écoute les fanfaronnades de son rejeton qui se pavane en Audi de fonction et se vante de pulvériser les performances de ses confrères. Il devine déjà, sous la rengaine qui sonne faux, l'avenir de son double : la rupture conjugale, l'amertume qui, bientôt, va poindre et la

lente dégringolade vers la chute finale, infarctus ou licenciement.

Mais l'Ancêtre aime son travail, bichonne ses échantillons qu'il a reliés dans de beaux volumes en cuir. Il les ouvre comme des incunables, forçant le respect des acheteurs, les enveloppant dans une rhétorique de séduction où la palette des papiers peints est censée révéler des évolutions sociologiques, des tendances, des modes, le goût de l'époque. Alors qu'il a connu les antiques quincailleries et merceries familiales des centres-villes, il doit maintenant arpenter les vastes zones commerciales, les entrepôts, les ronds-points et les enseignes tapageuses au cœur d'un univers criard et impersonnel, dans ce nulle part où se ruent ses contemporains.

Le soir, il lit la *Correspondance* de Rimbaud, voyageur de commerce comme

(1) Son précédent roman, *Retour aux mots sauvages* (2010), reparait en Livre de poche (6,60 €)